

capital que chacun aura apporté en entrant dans la société, au travail, qu'il aura fait pendant l'année, aux talents qu'il aura fait valoir pour le maintien et l'accroissement du phalanstère. La justice distributive sera donc parfaitement observée. Alors plus d'inégalité de fortunes et de conditions, plus de riches, plus de pauvres, plus de maîtres, plus de serviteurs; mais on ne verra que des frères, des citoyens égaux, de bienheureux mortels voguant à pleines voiles dans un océan de bonheur et de prospérité. Alors le St. Laurent roulera entre ses deux rives des flots de limonade; l'âge d'or en un mot reparaitra sur la terre, et nos descendants jouissant du bonheur que nous leur aurons légué béniront notre mémoire.

Je n'ai pu, Messieurs et mes Dames, vous donner que l'ébauche et le germe de nos plans progressifs. De jeunes adeptes, je l'espère, traiteront *ex-professo* ces grandes questions de réformes sociales. Sur les ailes du Progrès ils porteront le Canada au plus haut point de puissance et de gloire où un pays puisse parvenir. Ceci veut dire que, si des disciples dignes de moi pouvaient venir à bout de réaliser mes plans, ils établiraient parmi vous la civilisation des Bédouins, l'urbanité des vieux Iroquois, la fraternité des loups, la bonne foi et l'honnêteté des pies, la religion des mulets.

MÉLANGES RELIGIEUX.

MONTREAL, VENDREDI, 26 AVRIL 1850.



Nos abonnés sont priés de vouloir nous faire parvenir aussitôt que possible le montant de leurs abonnements. Nous faisons instance auprès de tous pour que leurs abonnements nous soient payés AU MOINS A LA FIN DE CHAQUE SEMESTRE.

Lectures de M. Brownson.

Jendi le 18. M. Brownson prononça sa 5<sup>me</sup> et dernière Lecture. Il paraît que son intention avait été d'abord de ne donner que quatre lectures, mais ayant appris que ses arguments avaient été démentis, et d'autres mal compris, il crut devoir saisir cette occasion de réfuter quelques unes des objections faites contre sa première lecture sur l'Eglise considérée comme fait historique, et en même temps d'expliquer le vrai sens de ce qu'il avait dit dans son discours sur la vraie et la fausse liberté.

Le savant *lecteur* commença par observer que quoiqu'il ne fût pas venu pour recevoir des applaudissements, cependant il ne voulait pas non plus être mal compris, et qu'en conséquence il allait répondre aux principales objections faites contre ses deux premières lectures.

Dans la première, son but avait été de prouver l'existence miraculeuse de l'Eglise comme un fait historique, et d'en conclure que Dieu l'avait soutenue, et dans ce cas qu'elle doit être la vraie Eglise, d'autant que Dieu ne peut pas soutenir l'erreur; mais elle est vraie, elle doit aussi être la seule vraie, puisque la vérité est une.

Plusieurs années avant de devenir catholique, il n'avait aucun doute que si Jésus-Christ avait en effet fondé une Eglise, ce devait être l'Eglise Catholique; aucune autre soi-disant Eglise actuellement en existence ne pouvait fournir la moindre preuve d'une origine divine; le fait est qu'aucune autre n'ose le faire. En examinant les prétentions des nombreuses sectes protestantes qui se donnent le nom d'Eglise, un fait s'offrait irrésistiblement à lui, à savoir, qu'aucune d'elles n'assignait aucune époque très éloignée comme celle de sa première apparition sur la terre—non, car même les noms dont elles s'affublent les en empêchent.

Un Catholique, en entendant le nom de

chaque des sectes nombreux parmi lesquelles le protestantisme est divisé, sous-divisé, et sous-sous-divisé, peut assigner avec certitude le jour, l'heure, et l'endroit de leur naissance. De même que les Ariens au IV<sup>me</sup> siècle prirent leur nom de l'hérésiarque Arius, ainsi les Luthériens prennent le leur de Luther, les Calvinistes de Calvin, les Sociniens de Socin, les Westléiens de Wesley, et ainsi des autres. Quant à leurs dogmes particuliers, à l'exception de ceux qu'ils ont tous plus ou moins empruntés à l'Eglise Catholique, il est aisé de montrer par qui et quand ils furent d'abord promulgués.

Il en va tout autrement dans l'Eglise Catholique. Personne ne peut assigner d'autre époque spéciale de son existence que le temps des Apôtres. Personne ne peut dire: en tel temps telle et telle doctrine a été enseignée pour la première fois. Ceux par exemple qui nient la présence réelle dans le sacrifice Eucharistique, ne pourraient désigner une époque dans l'histoire de l'Eglise, ou dire en telle année ou en tel siècle, sous tel Pape, dans tel pays, cette croyance a commencé à prévaloir. La seule conséquence légitime est donc que l'Eglise dès son origine a soutenu cet article essentiel de sa croyance. De là, il avait toujours été convenu que si une Eglise avait réellement été établie, ce devait être l'Eglise Catholique seule qui pouvait prétendre à être considérée comme l'Eglise de Jésus-Christ; et parmi les nombreuses preuves qui établissent incontestablement cette prétention de l'Eglise, il avait apporté celle de son existence miraculeuse comme fait historique.

Mais on a fait cette objection:—Supposez qu'au temps du SAUVEUR un Juif en eût appelé à la longue l'existence de son Eglise à travers mille dangers pendant près de quinze siècles, contre les innovations de Jésus-Christ, son raisonnement n'eût-il pas en la même valeur que le vôtre? A cette objection il apporte une réponse qui a déjà été faite bien avant lui, à savoir: que le raisonnement de ce Juif eût été excellent et sans réplique, si NOTRE-SEIGNEUR n'avait pas été la en personne pour y répondre en donnant les miracles qu'il opérât chaque jour comme preuve de sa mission divine; mission qui consistait non pas à détruire mais à accomplir la Loi et les Prophètes, non pas à abolir mais à établir une Eglise qui devait servir pour toutes les générations humaines. Ainsi le raisonnement du Juif était bon, mais la réponse de Notre-Seigneur était conclusive. Aussi quand on pourra citer le SAUVEUR comme autorité pour démontrer que l'Eglise n'a été établie que pour un temps limité, ou que le temps était venu de détruire l'Eglise Catholique, lui pour un se soumettrait humblement, mais pas avant.

Maintenant il allait répondre à une autre objection ainsi formulée: "Soit, l'Eglise existe depuis cette longue période de dix huit cents ans, mais qu'est-ce que cela prouve? le Brahmanisme, et le Bouddisme comptant autant d'années d'existence, et pourtant cela ne saurait prouver la divinité de leur origine."

Non, certainement: aussi n'a-t-il pas voulu prétendre que la seule existence de l'Eglise fit une preuve péremptoire en sa faveur; mais son existence en dépit de l'opposition universelle et continuelle à laquelle elle a été exposée, voilà la preuve qu'elle a été soutenue d'une manière surnaturelle—et soutenue toujours triomphante en dépit d'une opposition plus violente et plus incessante qu'aucune institution ait jamais eue—opposition au dedans et au dehors, de la part de la civilisation et de la barbarie, des Rois et des peuples, des hérétiques et des infidèles—dans tous les pays et à toutes les époques de son existence, elle n'a jamais cessé de rencontrer cette opposition des puissances du monde et de l'enfer.—A dater du jour où les douze Apôtres sortirent pour la première fois de la ville haute à Jérusalem, jusqu'à aujourd'hui, l'Eglise n'a jamais cessé de combattre, et elle n'a jamais cessé non plus de triompher.

Elle a vu conjurées contre elle toutes les passions de notre nature corrompue, et elle a triomphé d'elles.—Combattue par le gourmand, l'intempérant, l'impudique, le libertin; comme une digue inébranlable elle a vu les flots de ces ennemis expirer à ses pieds—Aux prises

avec le vieux et voluptueux Paganisme auquel elle prêchait la croix de Jésus-Christ, elle l'a renversé.—La puissance de l'Empire romain voulut l'étouffer à son berceau, et elle a triomphé de sa force et de sa civilisation. Elle a triomphé de même et des Barbares et des Sarrazins.—En vain les hérétiques, en vain les faux philosophes se sont attaqués à toutes les parties de l'édifice, cherchant à en découvrir le toit, à en dégrader les murs, à en saper la base; ils jouent le rôle du rat d'Egypte qui rongé le pied de la Grande Pyramide.

Tel est le fait merveilleux que tous devrions examiner, et ils s'écrieraient bientôt avec le Psalmiste, "C'est là l'œuvre de Dieu, et elle est admirable à nos yeux."

La conservation de l'Eglise au milieu du feu dévorant de tant de persécutions, c'est, en vérité, le miracle en permanence des Trois Enfants chantant joyeusement le cantique du Seigneur dans les flammes de la fournaise sept fois ardente. Comme ces trois jeunes gens ne se protégèrent pas contre les flammes par leur propre puissance, mais que l'on vit quelqu'un les protéger dont la figure était comme la "Figure du Fils de Dieu," de même l'Eglise n'est pas soutenue par un pouvoir humain, mais elle a aussi avec elle le Fils de Dieu, son divin fondateur, auquel seul appartient la victoire, et quel seul est due toute louange.

Ainsi l'Eglise a été soutenue dans tous les temps par un pouvoir surnaturel, c'est à-dire, miraculeux.—Or, ce pouvoir ne peut être que Dieu, et conséquemment l'Eglise ne peut être que vraie. En vain ses ennemis s'écrieront qu'elle est la grande prostituée; ils ne feront que prouver davantage que le fait de sa conservation n'est dû qu'à la force du Tout-Puissant.

UN LAÏQUE.

(La suite au prochain numéro.)

BULLETIN.

Programme du parti réformateur-annexionniste. — Les correspondants des journaux de New-York. — Le *Montreal Gazette* et le *Herald*. — *Reciprocity commerciale*. — *L'annexionnisme dans le Haut-Canada*. — *Mesures administratives*. — *Réouverture de la navigation*. — *Scène dans le sénat Américain*.

Un journal de cette ville dont la rédaction a nombre de fois vacillé entre deux systèmes, celui des réformes pures et simples, et cet autre qui consiste à prouver une annexion de la Province aux Etats-Unis, par un démembrement *amical* de l'Empire, mais qui, toutefois, manifeste une prédilection marquée pour le second de ces deux projets si différents en eux-mêmes ainsi que par leurs tendances, énumère ainsi les changements qu'il veut introduire au nom du peuple dans notre état administratif et constitutionnel:

- 1° Economie, réduction des dépenses et des impôts publics, liberté de discussion au peuple; 2° Diminution des salaires des officiers publics; 3° Augmentation des heures de travail dans les bureaux publics; 4° Modification de notre code civil, abolition de la cour de chancellerie et de la cour des plaideurs communs, sources de dépenses exorbitantes et inutiles; 5° Retraitement de la taxation sans représentation, établissement du suffrage universel; abolition de toute qualification de propriété (apparemment qualification ou cens d'éligibilité); nomination par le peuple de tous les fonctionnaires; 6° Egalité religieuse; retranchement des réserves du clergé et des rectories, et appropriation de tous ces revenus au profit de l'éducation en général; 7° Révocation de l'acte *C'est notre Acte constitutionnel* qui accorde une liste civile de £75,000 (cette liste civile a été réduite; elle peut l'être encore. On peut aussi l'abolir par l'entremise de la législature); 8° Etablissement du commerce libre et de la taxe directe, et abolition de toute taxe indirecte; 9° Abolition des lois usuraires (nous avons des lois contre l'usure, et non des lois usuraires); et de la loi de primogéniture (qui n'existe pas ici); 10° Retraitement des pensions publiques, etc., etc."

Un programme aussi développé a besoin d'une notoriété grande, car, avant tout, faut-il qu'on le discute. Il nous semble aussi que le détail n'en doit pas être parfaitement clair

ou bon peuple au nom duquel on le propose. Nous croyons de même que ces nombreuses réformes peuvent être obtenues sans autre annexion à la république voisine, si nous en exceptons l'abolition de notre *Acte Constitutionnel* car ici ce ne serait plus réforme. Il y a lieu de présumer que le journaliste qui désire tant de modifications importantes, s'occupe en même temps d'en soumettre le projet à la législature puisqu'elle doit être convoquée prochainement. Le peuple, s'il souffre, devra éprouver plus de gratitude pour un tel service, qu'il ne lui est donné d'espérer de bien de toutes les paraphrases imprimées et de tous les programmes qu'il ne lit pas. Nous y reviendrons.

En regard de nos réformateurs-annexionnistes figurent aujourd'hui les écrivains qui, de ce côté-ci de la frontière, correspondent avec les feuilles de New-York pour y faire leurs opinions et les échos à l'annexionnisme, au moyen de fictions et d'impostures.

En vain cependant s'efforcent-ils de faire croire à la popularité du projet annexionniste en Canada; cette popularité est une chimère; et nous croyons qu'il faudrait autre chose qu'une misérable supercherie pour influencer en ce sens sur les destinées politiques d'un peuple. Cette tactique est, d'ailleurs, formellement dévouée par des organes de la presse anglaise que l'on ne compte pas au nombre des feuilles amis des institutions et des intérêts canadiens. En ce moment même, le *Montreal Gazette*, journal également dévoué au roi et à la ligue, nous en fournit une preuve.

Dans notre feuille du 12 du courant, dit-il, nous parlions de la nuisible et criminelle extravagance des correspondants des journaux de New-York, qui trompent sur la nature de l'opinion et sur les progrès des événements publiés en Canada. C'est là un fait des plus graves, car il peut conduire à la pire des calamités:—une collision entre deux puissances et pleinement instruits de leurs forces. Pour ceux qui doivent alléger la Souveraineté d'Angleterre, oublier leurs devoirs naturels, croire le patriotisme une fiction et le loyauté un fable, cela peut provenir d'une erreur de jugement, mais, à coup sûr, cela est moralement un crime.

En faisant une allusion générale à la presse de New-York, nous parlâmes aussi de cette tourbe éphémère qui fut quotidiennement un trafic d'absurdités contre les dollars qu'elle reçoit quotidiennement, au moyen des écrits séditions et des mensonges qui lui sont fournis à demande, et dont la politique fait preuve d'autant de principes qu'il y a de têtes dans le tissu d'une indienne passée à l'empois; gens insensibles à l'honneur de leur pays, morts à tous les nobles sentiments qui peuvent enflammer les esprits élevés, et qui n'ont d'autre mobile qu'un sordide intérêt personnel qu'ils entendent peut être mal.

Mais nous désirerions surtout que nos remarques fussent comprises ne devoir s'appliquer qu'à cette nouvelle recrue d'agents de trahison auxquels vient d'être acquiescée une sorte de vitalité qui à la nature de l'éponge."

Le *Montreal Gazette* n'a pas confondu dans cette catégorie le correspondant de l'*Allion* de New-York, dont il fait l'éloge comme d'un écrivain expérimenté, intègre et d'une haute intelligence, mais qui, pour ces raisons sans doute, combat à outrance le plan annexionniste.

Nous observons que le *Montreal Gazette* dont les exigences en politique sont, à nos yeux, trop exclusivement à l'avantage du parti dont il est l'organe, évite pour lui-même ces inexactitudes officieuses qu'il reproche avec tant de raison aux correspondants des feuilles annexionnistes de New-York. Il va plus loin encore, puisqu'il vient de donner l'insertion dans ses colonnes à deux écrits, l'un reproduit de l'*Order Social* (qui se publie depuis quelque temps à Québec), l'autre de la *Miner*, qu'il oppose aux déclarations furibondes du *Montreal Witness*, cet écho de toutes les sectes hostiles dont nous sommes environnés, où respire la haine du catholicisme et où se discutent leurs projets de ruine et de spoliation de nos établissements religieux. Les journaux de ce pays qui prétendent avoquer les intérêts canadiens ne témoignent pas tous du même esprit à cet égard, mais cet exemple du *Montreal Gazette* est réellement significatif. A cette liberté de sentiments du chan-

tion déclaré d'une confédération des provinces Anglaises de l'Amérique du Nord, nous pourrions opposer en contraste la manière dont en use son antagoniste, le *Herald*, en tout ce qui a rapport aux enseignements ou aux instituts religieux qui ne sont pas du goût de ce dernier apôtre de l'annexionnisme. Il est rare en effet que le *Herald* ne se donne pas le plaisir de présenter à ses lecteurs de courts articles, inventés ou reproduits, à travers lesquels percent ses antipathies religieuses. En voici un exemple qui ne date que d'hier:

"Une lettre de Paris, dit-il, annonce que les membres de certains établissements religieux, et en particulier les Jésuites, s'éloignent de la métropole française, d'après l'idée que l'existence de leur ordre est incompatible avec les institutions républicaines."

Le *Herald* savait cependant que les formes quelconques d'un gouvernement ne répugnaient jamais au maintien d'un institut catholique. Il ne devait pas même ignorer qu'aux Etats-Unis d'Amérique fleurit la république, l'ordre des Jésuites prospère et y est en estime. Ce n'est donc pas la république qui en France leur porte préjudice, ce seraient plutôt ces doctrines funestes qui débordent dans la capitale de la patrie de nos ancêtres, et auxquelles le *Herald* a dernièrement fait la guerre, tout républicain qu'il soit.

On écrit de Washington au *New-York Herald* que le projet de loi relatif à la réciprocité de commerce entre cette province et les Etats-Unis, qui a deux fois été référé au comité du commerce, va être de nouveau soumis à la chambre. L'adoption en paraît indubitable.

Le *Transcript* de Montréal, dit sur la foi du *Toronto Colonist* et de documents officiels du New-Brunswick, qu'il a été conclu un arrangement établissant entre cette province et le Canada la réciprocité de commerce, d'où il résulte que nos produits ont maintenant une entrée libre dans le *New Brunswick* et la *Nouvelle-Ecosse*. Un bill a aussi été présenté à la législature du New-Brunswick pour mettre sur le même pied de réciprocité ses relations de commerce avec les Indes occidentales.

Le *Transcript* prévoit que ces accords feront obstacle au succès des plans annexionnistes du *Herald*, qui aura moins à se plaindre du régime colonial à mesure que des améliorations nouvelles lui en ôteront le prétexte. Le *Toronto Colonist* en déduit des résultats plus importants: il est d'avis que ces modifications de notre état commercial doivent faciliter une fédération des Provinces de l'Amérique du Nord. Sans adopter cette manière de voir, nous nous réjouissons pour nos compatriotes des bénéfices que de tels changements leur promettent.

Nous avertissons par la *Gazette de Hamilton* que "l'indépendant," le seul organe avoué de l'annexionnisme dans le Haut-Canada, a cessé de paraître.

On assure que notre corps de police montée doit être maintenu. Les feuilles de l'opposition, ou du moins quelques unes d'elles, ont encouru cet arrêté, comme elles consistent tous les actes de l'administration. Le projet d'une police rurale pour le bien de l'ordre, et surtout pour contenir les turbulents qui résistent au fonctionnement de la loi des écoles, n'obtient pas davantage leur assentiment.

Les bateaux à vapeur ont commencé leurs trajets réguliers entre Québec et Montréal. Une grande activité préside à cette réouverture de la navigation sur le St. Laurent. Le *Courier des Etats-Unis* fournit les détails d'une scène de désordre qui s'est produite mercredi le 17 du courant, dans le sénat Américain, au scandale de tous, entre M. Benton, que nous avons déjà fait connaître à nos lecteurs comme un partisan de l'esclavage qu'il veut introduire dans la Californie, et M. Foote, son adversaire sur cette question, et en même temps l'approuvateur du compromis de M. Webster sur la matière de l'esclavage.

La querelle survint à propos de quelque allusion personnelle que M. Foote dans le feu du discours, émit au moment de lancer à M. Benton. Le *Courier* raconte ainsi le fait: "M. Benton ne laisse pas à l'orateur le temps d'achever cette phrase, et bout de laquelle, malgré toutes les précautions oratoires de M. Foote, il était aisé de pressentir l'insulte. Il se lève impétueusement, rejette sa chaise et s'élançait vers son adversaire. Plusieurs de ses collègues, redoutant que collision, essaient de le retenir; mais il les repousse violemment et continue sa marche. M. Foote, alors, quitte également sa place, descendant dans l'espace libre qui se trouve au-dessous du bureau, et tirant de sa poche un pistolet qu'il arme, attend de pied ferme son ennemi.

"Il est beaucoup plus facile d'imaginer que de décrire la scène dont cette démonstration fut le signal. Tandis que, d'un côté, l'on voyait M. Benton, de l'autre on entourait M. Foote, et M. Dickinson lui arrache son arme, qu'il va tranquillement mettre sous clef dans son bureau. Les cris "à l'ordre!" les appels au sergent d'armes, se croisent en tous sens; mais la voix du président se perd au milieu du tumulte. La confusion gagne les tribunes, et nombre de personnes sortent précipitamment, dans la pensée que l'enceinte sénatoriale va se trouver convertie en arène et devenir le théâtre d'une lutte générale.

Au milieu de cette effroyable désordre, dominent parfois les clameurs de M. Benton. Le vieil athlète du Missouri, dont l'âge n'a encore ni éteint l'ardeur ni brisé la force, se débat vigoureusement au milieu des personnes qui l'environnent de toutes parts. "Ah! il a un pistolet!" s'écrie-t-il; moi je suis sans armes, laissez-le m'assassiner!" Voyant enfin qu'il ne peut se dégager, il ouvre brusquement son habit et son gilet, comme pour offrir plus sûrement sa poitrine aux coups de son adversaire. "Laissez-le tirer, répète-t-il dans le paroxysme de sa colère; laissez-le accomplir son œuvre d'assassin!"

Enfin le calme se rétablit, non sans peine.

L'apparition, je crois voir dans leurs mèches rouges deux prunelles enflammées. Elles disparaissent, et je me trouve plongé dans les ténèbres les plus profondes; je veux de nouveau prier Dieu, j'en suis encore empêché par l'oppression de ma poitrine, par l'odeur ossuaire qui redouble; enfin, je suis prêt à perdre connaissance.

Je fais un dernier effort, je m'élançai de quelques pas en avant: la muraille ou le plancher céda, s'entr'ouvrit; dans mon délire, dans mon cauchemar, il me semble que je vais tomber au fond d'un affreux abîme... ô bonheur, je me sens moins oppressé, je respire plus facilement; j'aperçois une embrasure au-dessus de ma tête; je m'y élance, et, toujours en proie à mon hallucination, je pousse un cri terrible, j'entends au loin un cri d'effroi qui répondait au mien.

En ce moment, mes yeux sont offusqués par un tourbillon, quelque chose de froid et de velu passe sur mon front en fuyant; mes mains quittent le bord de l'embrasure et je tombe. Je ne saurais dire combien de temps je demeurai couché je ne sais où, et reprenant la vie à l'air qui me venait de cette espèce de fenêtré.

Le jour commençait à poindre, je me trouvais sur le palier de l'escalier; cette embrasure était la lucarne dont j'ai parlé. La lucidité de mes idées étant revenue avec le crépuscule, je repris dans cette chambre sinistre en cherchant à m'expliquer naturellement les causes de mon effroi. Voici ce que je reconnus en quelques minutes de réflexion.

Ces frôlements et ces ombres qui m'avaient assiégré étaient d'énormes chauves-souris auxquelles cette salle servait de refuge, car j'en vis encore quelques-unes collées aux solives.

Et l'apparition du spectre dans un linceul? Je découvris, dans un enfoncement très-obscur qui avait échappé à mes premières investigations, une grande glace à moitié brisée, gisante le long du mur, et qui sans doute avait judis orné la cheminée. Le matelas sur lequel je m'étais couché, au milieu de la chambre, était vis-à-vis cette glace, de sorte que le spectre qui m'apparut dans un linceul n'était rien autre chose que mon image ternie et confuse, qui s'agitait à mesure que je m'agitais moi-même dans la couverture où je m'étais enroulé, et qui allongeait ses bras vers moi à mesure que j'allongeais mes bras vers elle.

J'avoue que je ne pus m'empêcher de sourire, tout en frissonnant encore de mon affreux sensation de la nuit; j'explorai de nouveau la cheminée: ayant regardé dans l'intérieur du foyer, je reconnus que son conduit était bouché. Je ne voyais qu'à l'aide du faible jour provenu de cette lucarne, par la porte que j'avais laissée ouverte. Le jour n'entre pas ici, me dis-je, puisque les deux fenêtres sont caufentées. C'est, sans doute, le manque d'air qui a éteint mes deux bougies. Mais d'où peut venir cette insupportable odeur?

Je tâtonnai ça et là les murs, j'examine avec une scrupuleuse attention cette porte condamnée. A peine me suis-je baissé, que je sens la mauvaise odeur redoubler au point d'en

être presque suffoqué. Je me rappelai alors que ma tête avait, sans doute, heurté à cet endroit, lorsque je me laissai tomber à terre. Cette odeur, me dis-je, pénètre ici par des jointures presque imperceptibles; il y a sans doute, une autre chambre derrière cette porte, une chambre secrète, pleine de choses malsaines. Un moment je tremblai malgré moi. Cette aile du château est solitaire, inhabitée, s'il y avait un affreux mystère, des débris de meurtre!

Je fus tiré de cet horrible soupçon par des cris de surprise derrière moi, et un bruit de pas dans l'escalier. Je me retournai:—Nous vous croyions morts, s'écrièrent plusieurs voix.

Je reconnais M. de..., son neveu et quelques autres curieux effrayés. Le jeune homme me regardant avec stupeur, semblait me dire:—Comment êtes-vous encore vivant? Puis prenant la parole au milieu de la surprise des assistants:—Comme vous êtes pâle, M. Pabbé! n'avez-vous maintenant la cause de ma peur?—Oui, je nie la cause surnaturelle, et la cause naturelle est là.

Et je désignai la porte mystérieuse.—Qu'y a-t-il derrière cette porte, M. de...?—Je ne sais; elle est condamnée depuis longtemps, et je n'ai jamais eu la curiosité de la faire ouvrir.—Quelle mauvaise odeur! s'écria tout le monde. C'est comme une exhalaison de cerceau.

Des leviers, des haches sont bientôt apportés. On enfonce la porte... Ce fut un cri général d'épouvante! J'ai mais odeur plus empestée; plus horrible. Tous les assistants s'en-

fuirent; quelques-uns ne purent que se traîner péniblement vers la porte d'entrée, tant ils étaient suffoqués, tant ils avaient peur. Ce ne fut que le lendemain que l'on se hasarda à pénétrer cet affreux mystère. Que trouvâmes-nous? Des cadavres! Oh! non, je souris encore quand j'y pense. Qu'était-ce donc que cette chambre fatale? Un grenier sans lucarne, rempli depuis longues années de boîtes de foie que le temps avait pourries, et qui exhalaient cette odeur méphitique. L'atmosphère épaisse de la chambre obscure était si corrompue par ces exhalaisons de fumier, qu'on aurait eu peine à y vivre quelques heures; et peut-être ma tentative m'eût-elle coûté la vie, si la porte de l'escalier, laissée entrouverte depuis quinze jours par le neveu de M. de..., n'avait permis à l'air venu de la lucarne de se glisser dans ce repaire infect des chauves-souris. Le pesanteur et la corruption de l'atmosphère stagnante m'expliquèrent naturellement les causes de mon oppression et des cauchemars qui m'avaient tourmenté.

PIN.

Le *Transcript* de Boston annonce qu'il a été payé à Ephraïm Lilliefeld, l'un des témoins à charge dans le procès du docteur Webster, une somme de 3,000 dollars, provenant de la famille du docteur Parkman.